



## *Second prologue*

### *Fallout Shelters*

les angoisses de l'enfouissement forcé doivent encore y résonner,  
entre les armoires de conserves, les couvertures de feutre  
et les émetteurs radios qui répercutent

---

les odeurs âcres qui suintent des corps quand l'existence n'est que hâte,  
quand la crainte est aussi constante que la menace  
qui virevolte dans les airs tels

---

les dernières particules d'une stratégie de la survie face à l'ennemi  
de l'ouest y flottent encore. À la surface, d'autres modèles  
face à de nouveaux belligérants sur une mer de bitume craquelée par

---

les étages de la ville au centuple, augmentés, sédimentés par les  
spectres de ce qui a été et qui n'est plus, du moins plus comme avant,  
à bord ce gigantesque vaisseau que sont

---

les mémoires amphibies derrières des portes blindées, les idéaux  
tourmentés par la course effrénée du présent, brassée  
par les courants d'air des systèmes d'aération alimentés par

---

les rêves qui mutent sans cesse, aussi fugaces que des millions  
de cellules en mitose permanente et qui se déterminent entre  
ce qui sera et ce qu'aurait pu être

Pour toutes ces raisons donc, le voyage à la baleine était le bienvenu. Les grandes écluses du monde des...  
 ...faisaient pencher vers mon désir,  
 ...en flottant dans le secret de  
 ...sions sans fin de baleines avec, au  
 milieu, le grand fantôme blanc de l'une d'elles, pareil à  
 une colline de neige dans le ciel.

## II

LE SAC DE TAPISSERIE<sup>1</sup>

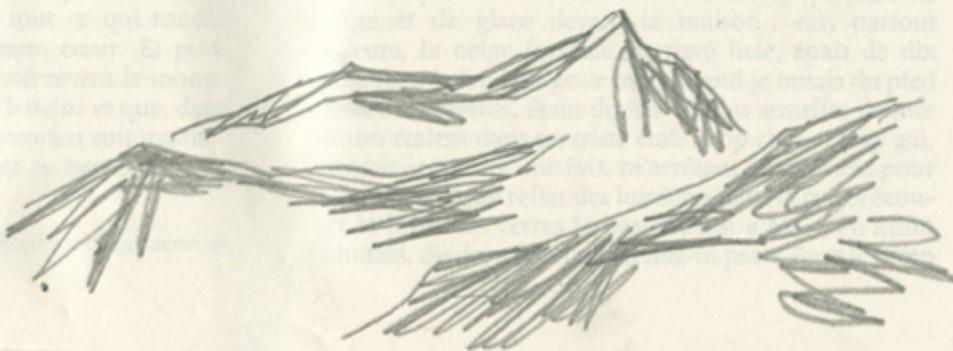
Je fourrai une chemise ou deux dans mon vieux sac de toile, me le collai sous le bras et me mis en route pour le cap Horn et le Pacifique. A Manhattan j'arrivai à New-Bedford le 1<sup>er</sup> décembre. Là, je fus bien ennuyé par un petit paquebot à destination de Nantucket qui avait l'ancre ; je n'avais plus d'autre choix que de le suivre.

La plupart des jeunes marins de New-Bedford d'où ils commencent leurs voyages, peines et les fatigues ; mais telle est la destination. J'avais décidé de naviguer vers Nantucket. Il y a pour moi quelque chose de magnifique et de turbulent dans cette fameuse vieille île, chère à tous, quoique New-Bedford ait pris le rôle de pôle du commerce de la pêche ; cette affaire, mon pauvre vieux, n'est pas bien en retard, Nantucket

1. Sorte de sac de voyage en canevas à tapisserie (N.d.T.).

commerce, le Tyr de cette Carter...  
 première baleine américaine tuée a été menée à la côte. C'est de Nantucket que les baleiniers du pays, les peaux-rouges, sont sortis les premiers sur leurs pirogues pour la chasse au léviathan. C'est aussi de Nantucket que la première audacieuse petite corvette a mis à la voile — à demi lestée de rochers, comme le dit l'histoire — pour poursuivre les baleines, afin de savoir s'il y avait moyen de les approcher assez pour les harponner du haut du beaupré.

Or, ayant une nuit, un jour, et encore une nuit devant moi à New-Bedford avant de m'embarquer pour ma destination, il devint nécessaire de réfléchir à la façon dont je dormirais et mangerais en attendant. C'était une nuit louche ! non ! une nuit très noire, au froid mordant. Je ne connaissais personne. Anxieusement je grappinai ma poche et en remontai juste quelques pièces d'argent : « Oh ! n'importe où que tu



C'est le spectre insaisissable



ire  
LIS ELLERY  
R CANNY, SETH MACY,  
BLEIG  
e de  
baleine et perdu  
Pacifique  
1839  
re  
rs compagnons  
s.  
oire  
EL HARDY  
l'étrave de sa pirogue  
u Japon  
33  
que  
souvenir  
e.

foi et paraissent refusés...  
morts sans sépulture en des lieux inconnus! Ces plaques  
pourraient être érigées dans les grottes d'Elephanta tout  
aussi bien qu'ici.

Où les morts de l'humanité figurent-ils au recensement  
des vivants? Pourquoi un proverbe universel veut-il que  
les morts ne parlent pas alors qu'ils détiennent plus de  
secrets que les sables de Goodwin? Comment osons-nous,  
parlant de celui qui, hier, s'en est allé pour l'autre monde,  
employer une expression aussi lourde que celle de départ  
définitif, alors que nous ne la risquerions pas s'il s'était  
simplement embarqué pour l'endroit le plus reculé des  
Indes sur la terre des vivants? Pourquoi les assurances  
sur la vie paient-elles des primes face à l'immortalité?  
Notre ancêtre Adam, qui mourut il y a quelque soixante  
siècles, de quel sommeil ne dort-il pas encore dans  
une immobilité absolue, éternelle, dans une catalepsie  
sans espoir! Comment se fait-il que nous soyons inconsolables  
alors que nous croyons à la béatitude indicible  
des morts? Pourquoi tous les vivants s'acharnent-ils à  
les réduire au silence? Pourquoi le simple raconter

Beach? Pourquoi presque tous les vigoureux garçons po  
sédant une âme saine dans un corps sain sont-ils, un  
fois ou l'autre, pris de la folie d'aller voir la mer? Pou  
quoi vous-même, lors de votre premier voyage comm

Ses mâchoires servent de portail

Etiré dans les profondeurs pareil à un promontoire,  
Dort ou nage. On dirait une terre mouvante; il aspire  
[toute une mer]  
Par ses ouïes et la rejette en souffle.

Ibid.

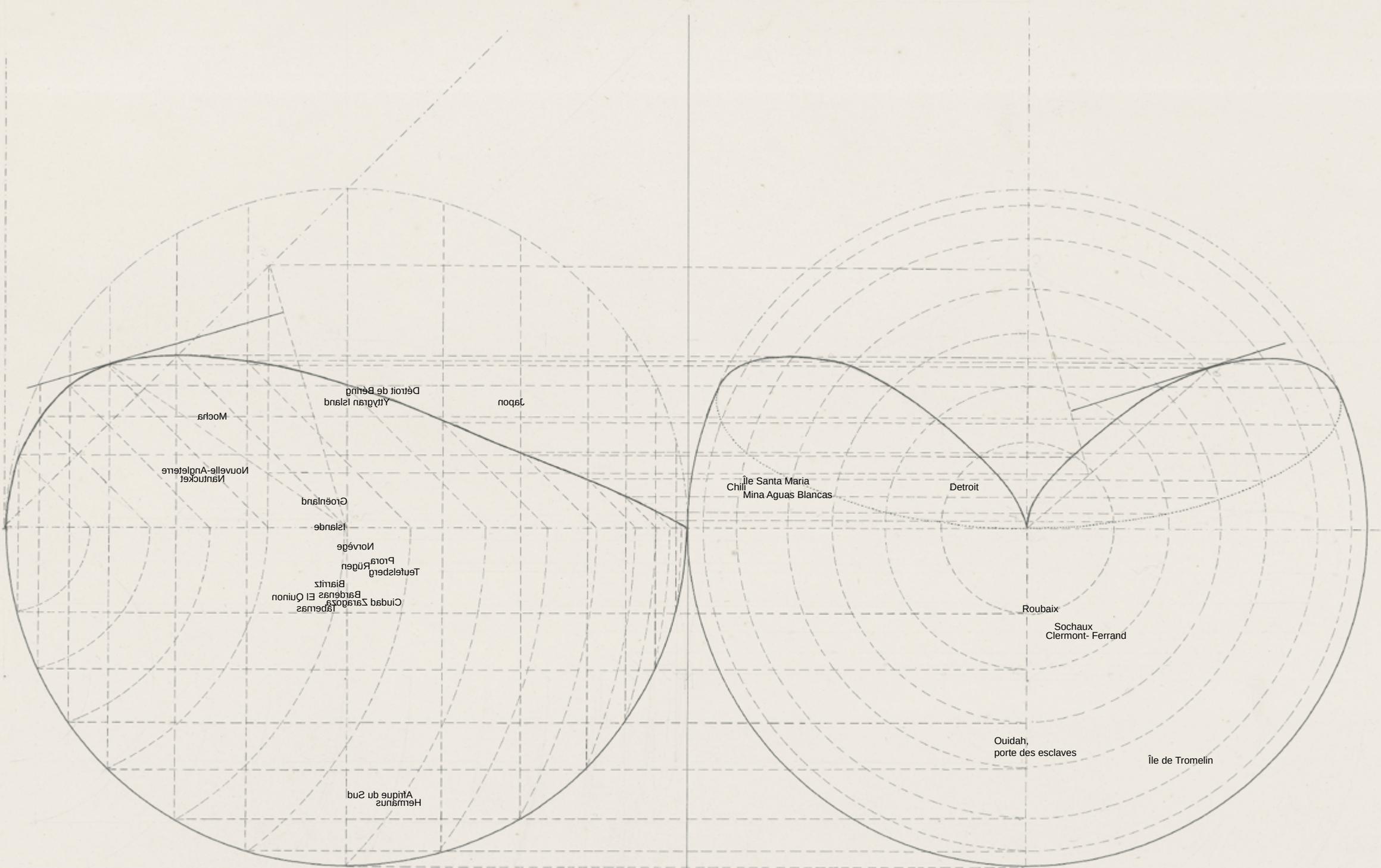
à la côte. Ils semblaient vouloir se dissimuler à nos  
regards en se cachant derrière le corps ~~de l'habitant~~  
Les Voyages de Cook

Ils ont tant de peur de quelques-unes de ces baleines,  
que par une espèce de superstition, il n'osent même pas

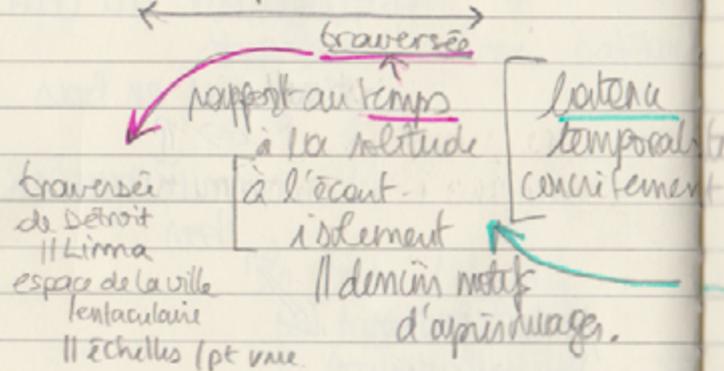
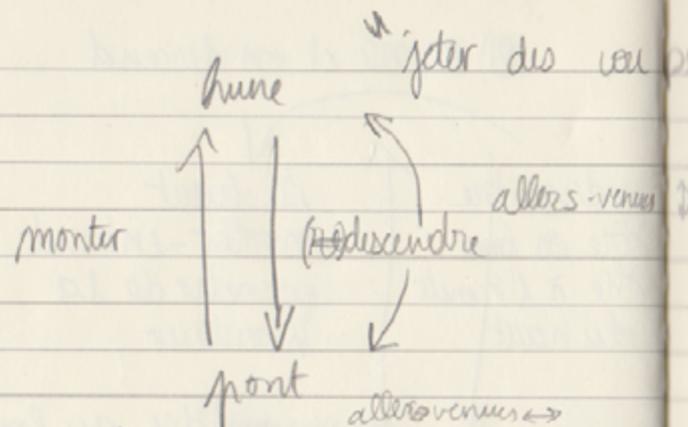
les nommer quand ils sont en mer

Ce grand Léviathan fut créé artificiellement qui a n  
Etat (civitas en latin) et n'est rien de plus qu'un hom  
artificiel

après la rupture







bercé dans un état de réverie (:) il avait perdu son identité. P230

↑ jeter des coups d'œil sur les pâturages aquatiques ballottés par la mer sentinelle - responsabilité

↓ avenir du bateau, de la quête, du but de la présence à bord.

Il réverie état de réverie de latence mélancolie / romantisme ++ langueur

changer d'échelle

de point de vue prendre de la hauteur (→ autheur se retrouver que s'y perdre)

|| échelles sociales ascenseur / histoire de monter - descente

<sup>13</sup> L'an 601, le premier jour du premier mois, l'eau avait séché sur la terre. Noé retira le toit de l'arche. Il regarda et constata que la surface du sol avait séché. <sup>14</sup> Le vingt-septième jour du deuxième mois, la terre fut sèche.

Rt  
15  
25  
1R  
2R



## Premier matin

Arrivés tard au cours de la nuit précédente, nous parcourons un peu au hasard les rues silencieuses du quartier voisin dont la trame vient buter contre le nœud d'asphalte de l'échangeur de Davidson et Chrysler. Au-delà, Highland Park, Eight Miles.

Dans la cour grillagée d'une maison isolée, un chien aboie. Sous la lumière dorée du matin, le contraste est saisissant entre la noirceur bleutée des pans de murs calcinés et les panaches flamboyants des grands arbres qui donnent à l'endroit un faux air de campagne.

Une femme nous interpelle. Elle se prénomme Dana et vit dans le quartier depuis longtemps. Les motifs de notre présence ici l'intriguent. La conversation s'engage. Elle habite juste à l'angle de... dans l'une des rares maisons encore debout, « parce qu'elle a été bâtie avec du ciment ». Les autres, construites en bois, subissent plus durement le manque d'entretien — les hivers sont rudes ici, et durent facilement quatre ou cinq mois, nous dira plus tard un habitant de Detroit. Devant l'objectif, Dana se montre d'abord coquette (« Non, mes cheveux... »), puis rapidement à l'aise, tantôt oubliant la photographie tantôt jouant la pose (« ... soixante ans mais l'air d'en avoir seize! »).

Le quartier a beaucoup changé. Derrière nous, au coin de la rue, il y avait une très belle maison, blanche, avec un porche et des colonnes. Le père travaillait chez Dodge — la chaîne de montage est à peine à trois miles d'ici. Nous regardons l'herbe qui a poussé là, en touffes denses et indisciplinées.

Nous marchons. Ici vivait une autre famille, deux enfants. Le père a travaillé sur les chaînes d'assemblage de General Motors. La famille s'est endettée, a cessé de payer les taxes locales, a dû partir. La maison n'est plus là. À sa place, la prairie.

« Ship, ahoy! Hast seen the White Whale? »

Là, le père travaillait chez Ford; les enfants n'ont pas fait d'études. Maintenant ils ne peuvent plus payer les taxes. La maison se dégrade. Les herbes folles poussent entre les dalles déchaussées et bancales du trottoir.

« It was he, it was he! » cried Ahab, suddenly letting out his suspended breath.

Une vie de quartier, fragile, demeure. Quelques retraités de l'industrie automobile, qui touchent une pension mais n'ont pas eu de sécurité sociale jusqu'à l'Obamacare. Tout vacille, tout penche. Les maisons, quand elles sont encore habitées, qu'elles tiennent encore debout, qu'elles n'ont pas — pas encore — brûlé. Les dalles de trottoirs, ou ce qu'il en reste lorsque les riverains ont cessé de régler les taxes foncières; lorsque la prairie a gagné du terrain. Les corps, marqués, usés par le travail, l'âge, la précarité, le crack.

« Come aboard, come aboard! » cried the gay Bachelor's commander, lifting a glass and a bottle in the air.  
« Hast seen the While Whale? » gritted Ahab in reply.  
« No; only heard of him; but don't believe in him at all, » said the other good-humoredly. « Come aboard! »  
« Thou art too damned jolly. Sail on. Hast lost any men? »

« Not enough too speak of — two islanders, that's all; — but come aboard, old hearty, come along. I'll soon take that black from your brow. Come along, will ye merry's the play; a full ship and homeward-bound. »

Au coin d'une rue, à la lisière de la vaste zone de prairie que nous venons de traverser sur deux blocs, une grosse berline fatiguée est rangée contre le trottoir. Trois jeunes hommes discutent à voix basse; leur conversation se mêle à la musique qui se diffuse en sourdine par la vitre ouverte côté conducteur. Dana les connaît depuis qu'ils sont enfants. Ils n'ont pas fait d'études, n'ont certainement jamais payé d'impôts. Sans travail ni salaire, ils vivent de commerce parallèle. Si la plupart des gangs a quitté la ville — il n'y a plus d'argent à s'y faire —, le crack, bon marché, continue à faire des ravages. Nous sentons qu'ils ne nous tolèrent ici — étrangers blancs —, que parce que Dana nous accompagne.

« Hast seen the White Whale? »

« Aye, yesterday. Have ye seen a whale-boat adrift? »

Sur le perron décrépit d'une maison voisine, un vieil homme, dans son fauteuil, prend l'air du matin. Dana le connaît, nous le saluons. Elle lui dit que nous venons de France. Peut-être n'entend-il pas; en tout cas il ne réagit pas. Il esquisse un geste de la main lorsque Dana lui dit qu'elle reviendra le voir tout à l'heure: elle doit rentrer à présent. Elle nous déconseille de traverser la prairie — ce que nous avons pourtant fait, seuls et confiants, quelques heures auparavant. On est en milieu de journée, mais il vaut mieux prendre par l'avenue principale. Elle ajoute que c'est dangereux de venir ici après dix-huit heures. On ne sait pas ce que peuvent dissimuler dans l'obscurité les buissons et les petits bosquets qui, faute d'entretien, ont envahi les parcelles vacantes.

« Hast seen the White Whale? »

« Look! » replied the hollow-cheeked captain from his taff-rail; and with his trumpet he pointed to the wreck.

Nous aimerions la revoir, poursuivre avec elle la visite de son quartier, enregistrer son témoignage; lui envoyer les photographies. Elle accepte: « Je suis sur Facebook: Dana Lyons. » Nous nous séparons. Le soir, et le jour suivant, nous la cherchons. Parmi les nombreuses Dana Lyons dont les visages défilent dans la fenêtre lumineuse de l'écran, elle demeure introuvable.

« The ship? Great God, where is the ship? »